

Pierre au concert

Patrick Nicol

Numéro 65, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83563ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

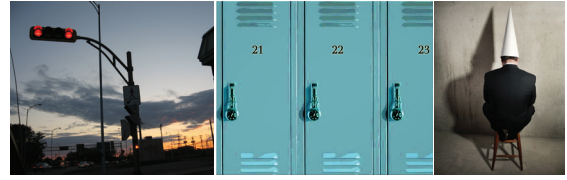
1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicol, P. (2016). Pierre au concert. *L'Inconvénient*, (65), 69–71.



PIERRE AU CONCERT

Patrick Nicol

Pierre sait déjà qu'il sortira triste de ce concert. La musique est très belle, la salle est confortable, personne ne chuchote ni ne s'étouffe. Rien n'empêchera son humeur de suivre son cours prévisible.

Pierre a choisi une violoncelliste aujourd'hui. Une femme dans la mi-trentaine, peut-être, aux cheveux noirs et bouclés. Depuis une dizaine de minutes au moins, il ne l'a pas quittée des yeux.

Manifestement, cette femme est dans son élément. Elle promène sans raideur ni hésitation son regard du chef d'orchestre à la partition, elle échange parfois un sourire avec son voisin parce que ça se passe bien, ce soir. Ils sont contents de leur prestation. C'est toujours ainsi que Pierre écoute un concert, regarde une pièce de théâtre, assiste à un spectacle de danse. Il choisit un homme, une femme avantagée par la lumière et il la suit, il le suit. Pierre n'a aucune expérience des arts de la scène, il n'a aucune pratique artistique, mais, quand même, il s' imagine pouvoir vivre avec l'artiste le mélange d'émotions et de réflexions que suscite l'exécution des œuvres. C'est ridicule, peut-être ; invérifiable, certainement. Pierre au spectacle s'attache à l'humain, à l'humaine devant lui qui s'échine. La violoncelliste est là, physiquement présente, et elle génère de la beauté. Quelle sensation ce doit être, à la fois quel poids et quelle légèreté.

Une chose est sûre à propos des concerts : l'artiste sur la scène n'a pas conscience de votre existence alors que vous, vous ne voyez que lui. Dit autrement : vous n'existez pas pour lui, pour elle, sinon en tant qu'ombre parmi les ombres, une tête parmi mille, alors qu'elle, que lui, pour vous, existe à tel point que son activité sature votre capacité d'attention. Pas

tout à fait : vous réussissez quand même à penser par-dessus la musique, en dessous ou à côté.

Alors il vous arrive d'imaginer – en tout cas Pierre, lui, imagine – un dimanche après-midi alors qu'il est assis dans un café, par exemple, ou un soir de semaine, debout dans une file d'attente... Il imagine la violoncelliste marchant vers lui, son visage s'ouvrant à mesure que ses yeux se fixent sur les siens. Elle sourit, elle dit : « Vous étiez au concert, mardi dernier. Vous me regardiez d'une certaine manière. Je vais vous dire : pendant quelque temps, une demi-heure peut-être, je n'ai joué que pour vous. » Alors Pierre lui offre un café et elle s'assoit ou, s'ils sont à l'épicerie, ils sortent ensemble, abandonnant leurs achats sur le parquet jaunâtre. Plus tard, ils feront l'amour.

Pierre fronce les sourcils dans le noir : ses pensées ne sont pas très originales aujourd'hui. Suivant leur cours désordonné, elles semblent avoir été harnachées, soudain, canalisées dans une vieille structure pour raconter une histoire usée. Ça le déçoit un peu, mais pas tellement. Pierre est indulgent et les idées se succèdent rapidement lorsqu'on est assis dans le noir, stimulé et à l'abri.

– Je ne savais pas si je devais vous chercher dans la ville, mais je savais que, si je vous trouvais, ce serait comme si vous m'attendiez.

– Bien sûr, je vous attendais. Je me trouvais ridicule, mais je vous attendais. Allons quelque part.

Rencontrer une femme, une femme qui crée une brèche dans l'existence. La femme est une porte qui ouvre vers une dimension inconnue, un peu magique, un peu sauvage. C'est ridicule et extrêmement dépassé. D'ailleurs Pierre aime la

femme qu'il aime et aucune personne ne saurait être le remède à ses manques. Certaines bêtises ne sont ni de son âge ni de son époque.

Pierre songe aux femmes dans les œuvres surréalistes, à toutes ces femmes accostées dans la rue, détournées de leurs occupations parce qu'un jeune homme un peu gourmand, un peu suffisant, a été happé par un regard qui ne lui était pas destiné ou attiré par le pli d'une jupe soumise aux intempéries. Pierre pense à *la femme*, celle dont on parlait dans les livres et qui, évidemment, n'était pas un auteur ni même un lecteur pressenti. Il ne l'a pas connue, cette femme, qui souvent aussi était folle ou malheureuse ou tellement libre qu'aucun mot ne réussissait à la décrire.

Pierre dans la salle de concert regarde une violoncelliste un peu bouclée comme on regarde une porte. Une porte qui

de lui, ils se regardent et se sourient : oui, le concert ne fait que commencer et c'est déjà très beau. Et Pierre est déjà un peu triste.

On aime le théâtre, les musées, les salles de cinéma et de concert et jusqu'à un certain point les salles de classe. Ce sont des endroits clos où on se sent en sécurité et où, en même temps, on court les plus grands dangers. On s'expose à des œuvres qui sont susceptibles de nous déchirer en même temps qu'elles promettent de nous épargner. Elles nous frappent et elles nous soignent. Pierre a déjà entendu une expression pour désigner ces endroits. *Safe places to do unsafe things*.

Triste, oui. Cette question de rencontres qui n'ont pas eu lieu et qui, d'ailleurs, n'ont même pas été sincèrement désirées crée une impression de vide. Mais triste aussi à cause

C'est au fond toujours la même histoire. Être reconnu. Être choisi par quelqu'un dont les goûts sont respectés. Est-ce que Pierre a tant besoin de reconnaissance ? Non. Il s' imagine des scénarios de rencontres parce que ce sont les plus beaux, à la fois récits d'exploration et de conquête.

porte une robe noire, bien sûr, des souliers plats. Et tout à coup c'est une vraie porte qu'il voit, une belle porte de bois sur laquelle est appuyé un instrument de musique, un violoncelle, avec des ouïes comme le dos de Kiki de Montparnasse dans la photo de Man Ray, un violoncelle posé contre une porte qui soudain est peinte en vert parce qu'il s'agit d'un tableau, une toile de Magritte avec un drôle de titre. *L'origine du monde*. Non. C'est déjà pris. Il sourit.

Bien sûr, cette histoire de rencontre décisive pourrait se jouer entre Pierre et un homme, un comédien qui dans la foule d'un centre commercial trouve Pierre assis sur un banc, épuisé, les bras chargés de paquets qu'il n'arrive pas à déposer. « Vous étiez au théâtre, hier. Je vous ai remarqué. Tout le monde devrait écouter comme vous. » Quelques mots prononcés par une personne vaguement célèbre et Pierre serait tiré de l'anonymat. Comme un objet trouvé, un enfant adopté. Avec le comédien légèrement plus vieux que lui, ils iraient boire des bières. Bientôt, ils seraient amis. Pierre pense : « De moins en moins de comédiens sont plus vieux que moi. »

C'est au fond toujours la même histoire. Être reconnu. Être choisi par quelqu'un dont les goûts sont respectés. Est-ce que Pierre a tant besoin de reconnaissance ? Non. Il s' imagine des scénarios de rencontres parce que ce sont les plus beaux, à la fois récits d'exploration et de conquête. Il se fait des histoires, de petits films dont la violoncelliste fournit la musique. Le thème du jour : le manque et la disponibilité. Il ne faudra retenir que ça. Pierre aimerait bien que quelque chose lui arrive, parfois. Rien de décisif. Une ouverture. Pendant le court silence où les rares grippés en profitent pour tousser, il prend la main de la femme qu'il aime, assise à côté

de la musique elle-même. Ce soir, ce sont surtout des cordes, des basses et des aiguës, chacune courant dans sa direction, chacune suivant son chemin, toutes pressées de désertir le centre. Ce genre de musique oblige celui ou celle qui écoute à choisir lequel des instruments il suivra, ou alors à s'élever et à s'agrandir pour tout entendre en même temps. Ces tiraillements, cet éparpillement n'aura de sens que si Pierre réussit à le voir de haut. La vie est vaste et la musique, qui s'étend dans l'obscurité de la salle comme pour lui donner ses pleines dimensions, nous le rappelle. Notre corps dans le noir, dans le vide en quelque sorte, ne demande qu'à s'étendre à son tour. Prendre de l'expansion. Embrasser, comme on dit, les paysages. Pendant quelques instants, Pierre ne pense plus à la violoncelliste, ni à la femme près de lui, il flotte au-dessus d'une mêlée de notes dissipées dans l'obscurité. Et il est grand, doux, un peu plus beau que lui-même.

Quelqu'un a composé ça. Probablement un homme, constitué en gros des mêmes matériaux que Pierre, que nous, et qui par ses maigres moyens est arrivé à faire ça, cette musique, qui suppose pour son exécution l'effort conjugué de tous ces blonds, toutes ces bouclées, tous ces souffles et tout ce bois. Une œuvre. Une œuvre parmi cent, parce que cet homme en particulier en a composé une centaine comme celle-là. Et des hommes et des femmes comme lui, il y en a eu des milliers dans l'histoire de l'humanité. Voilà autre chose.

Pierre, malgré toute son activité, toute l'énergie dépensée, n'a jamais rien produit d'aussi beau (non, les enfants, ça ne compte pas), d'aussi important qu'une pièce de musique, un dialogue de théâtre, le choix d'une suite de mouvements sur un plancher de danse. Un livre. Et ce n'est pas très grave

ni même très important, mais parfois les manifestations du génie le renvoient au caractère désespérément prosaïque de son existence. Faire ce que peut. Payer ce que doit. Avec parfois l'impression de passer à côté de quelque chose.

Hier encore, ils en discutaient. S'ils étaient plus en forme, aussi. Cesser de boire pendant la semaine, faire plus d'exercice et profiter de cette sobriété nouvelle pour être à la hauteur de soi-même. Ils ont eu cette discussion des centaines de fois. Mais la perspective de parcourir lucide et vigilant sa vie minime l'effraie. Voir clair, être pleinement conscient ne peut être, à la longue, que déprimant. Ou alors c'est la fatigue qui déprime, et la dépression qui fait boire, l'alcool qui rend le sommeil difficile. Si Pierre était, pendant quelque temps au moins, en pleine possession de ses moyens, et si, avec la femme à côté de lui, tous deux étaient plus forts et plus sereins, de quelle vie seraient-ils capables au fond ? Mieux vaut peut-être ne pas savoir. C'est vraiment triste, de la belle musique.

Que fait-il, quelle vie mène-t-il qui remplace cette autre qu'au concert parfois il entrevoit ? La violoncelliste semble tout à fait heureuse. À sa place, dépourvue de doute, absorbée, tout à fait engagée. C'est une émotion que Pierre connaît. Quand il faisait du sport, autrefois, ou au travail, les rares moments où il est tout à fait impliqué. Souvent aussi, disons-le simplement, lorsqu'il est assis tranquille avec la personne qu'il a choisie, qui l'a choisi. Faire des enfants, ça compte. En tout cas ça devrait. Au moins pour les moments où on s'y consacre vraiment. Pierre pense qu'il devrait appeler sa fille plus souvent.

S'il en parlait avec la violoncelliste, elle lui dirait sans doute que sa vie, à elle non plus, n'est pas très reluisante. Entre les répétitions, il y a les enfants à l'école et la maison à faire tenir debout. Les amours ordinaires. Comme vous. Et des douleurs dans le dos, vous ne pouvez pas imaginer. Oui, je peux. Sur scène parfois, quand la pièce est bien entamée, quand la maîtrise est suffisante pour se laisser entraîner, devant des gens comme vous, quand même, c'est vrai, on touche à quelque chose – sans jeu de mots – quelque chose comme l'harmonie. Pierre peut imaginer le dialogue et gageons qu'il ne s'est pas trompé de beaucoup.

C'est vraiment beau, la musique. En même temps qu'elle nous renvoie à notre humble, à notre toute humaine condition, la musique comme les bons livres nous ennoblit, parce qu'elle nous rappelle la grandeur dont sont capables des êtres qui, en gros, sont exactement comme nous.

Quand Pierre sort du cinéma, par exemple, et qu'il songe même distraitemment à toutes les ressources déployées, à toutes ces têtes qui se sont concertées, concentrées autour d'un objet purement esthétique, il est ému, souvent, à la fois fier de ce qui est possible et ramené à une douce humilité. L'exemple des compositeurs, l'exemple de la musicienne le renvoient à ses propres choix, à la sphère petite de son déploiement, et le silence de la salle de concert, l'absence de gens qui toussent ou de voisin qui pue l'allègent en quelque sorte, le distraient de ses habituelles distractions, le libèrent. Il ne reste que lui, l'œuvre, tout ce qu'il ferait s'il n'était pas perpétuellement distrait et tout ce qu'il accomplit, tout de même, tous les aspects

dans lesquels sa vie semble un peu réussie.

Voilà, ce sont les pensées de la soirée. Rien d'exceptionnel. Pierre apprécie particulièrement cette image de porte où on a posé un violon. Et il se dit que, ma foi, il pourrait bien se mettre à aimer Magritte. Mais ce n'est pas obligé.

Pierre aime les ovations debout. Debout, on voit mieux les visages des artistes quand tranquillement ils sortent de leur stupeur pour reprendre contact avec nous, quand, parce que les lumières sont bien allumées, ils cherchent dans la salle des visages connus ou alors simplement à voir à qui ils avaient affaire. Pierre aime applaudir, c'est la forme d'expression la plus forte qu'il emploie et parfois son seul exercice physique de la semaine.

Pierre suit la femme qu'il aime dans l'allée, puis dans le hall. C'est une chose qu'ils font bien ensemble, sortir d'un concert. Ils marchent côte à côte lentement, sans parler. Ils s'abstiennent de commenter et d'un commun accord évitent les gens qui seraient trop prompts à donner leur avis sur la représentation (ceux qui interprètent les spectacles de danse sont les pires). Pierre a laissé pendre sa main le long de son corps ; sa blonde l'a prise et a fait bouger ses doigts dans la paume de l'homme qu'elle aime. C'est elle la plus triste des deux, aujourd'hui. ■